



Fétichic

À nouveau sexuée, la mode se fantasme autant qu'elle se porte.

Par LAURENT DOMBROWICZ

Il

y a encore deux saisons, il aurait fallu être fou pour parier sur le retour du sexy dans les collections de prêt-à-porter sur et hors podium. La séduction aurait parfois même pu se mesurer en proportion du mètre de tissu utilisé : prude, pudique à défaut d'être modeste, l'héroïne mode ne pouvait séduire par sa seule plastique et était même poussée par certain(e)s à se débarrasser du diktat de la séduction. Dans le sillage du mouvement #MeToo, la plupart des créateurs tremblaient à l'idée de perpétuer l'idée d'une femme trop charnelle, trop désirable, s'exposant ainsi à la vindicte des réseaux sociaux et des chiennes de garde les plus acharnées. Seul contre (presque) tous, Olivier Rousteing continuait à gravir les échelons d'un hédonisme griffé Balmain, adoubé par ses copines de la télé-réalité et par les reines de la R'n'B, connues ni pour leur discrétion ni pour leur amour du patriarcat. Pour l'automne-hiver 2020/2021, les désirs et les peurs semblent avoir brutalement changé de camp. Non seulement la figure de mode a retrouvé un corps physique, mais elle explore et expose fièrement ses fantasmes. Sexuelle ? Toujours. Soumise ? Oui, si et quand elle le veut !

C'est justement cette liberté de fantasmer et de célébrer la femme objet que les féministes les plus obscurantistes veulent censurer. Ce désir de soumission est pourtant très courant, chez les hommes comme chez les femmes, et sa représentation a connu plusieurs moments de gloire au cinéma comme dans la mode,



pour ne citer que deux disciplines aux influences croisées. Née en même temps que la photographie, l'esthétique BDSM doit beaucoup à l'œuvre de Pierre Molinier (1900-1976), expert en fétichismes de tous genres. Aux États-Unis, c'est après-guerre que naît le phénomène pin-up, où Bettie Page incarne à merveille la *fetish girl* au corps contrit mais aux mœurs libérées. C'est aussi dans cette Amérique corsetée et aux seins rebondis que le réalisateur Russ Meyer crée son chef-d'œuvre *Faster, Pussycat! Kill! Kill!* (1965) avant de s'égarer dans les décolletés abyssaux de *Supervixens* et *Megavixens* dix ans plus tard. Entre-temps, l'Espagnol Luis Buñuel aura créé la plupart de ses grands films dont le point commun est de dénoncer l'hypocrisie de la bonne société et l'emprise du catholicisme sur la morale occidentale. Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, librement adapté d'un roman d'Octave

← Richard Quinn, automne-hiver 2020/2021

↑ Patriarcat et fétichisme des chaussures lacées dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Luis Buñuel, 1964

→ Catherine Deneuve dans *Belle de jour*, Luis Buñuel, 1967



C'est cette liberté de fantasmer et de célébrer la femme objet que les féministes les plus obscurantistes veulent censurer

Mirbeau, Célestine incarnée par Jeanne Moreau se sert du désir des hommes (y compris de l'obsession du patriarcat pour ses bottines lacées) pour sortir de sa condition d'employée de maison. Dans *Belle de jour*, Séverine (Catherine Deneuve à l'écran) cherche à tromper son ennui et sa frustration en se prostituant et en assouvissant des fantasmes explicitement sado-masochistes. Appelé par l'actrice pour lui créer sa garde-robe à l'écran, Yves Saint Laurent (et son complice ...



... Roger Vivier pour les chaussures) imaginera avec brio les atours de ce personnage en quête de sa liberté, devenus depuis des intemporels du style YSL, au même titre que le smoking créé à la même époque. Au début des années 80, un autre duo façonnera l'image d'une dominatrice de luxe : Thierry Mugler pour la mode et Helmut Newton pour la photographie, souvent décriés pour leur objectification de la femme, vont au contraire lui donner les contours d'une super-héroïne, mettant

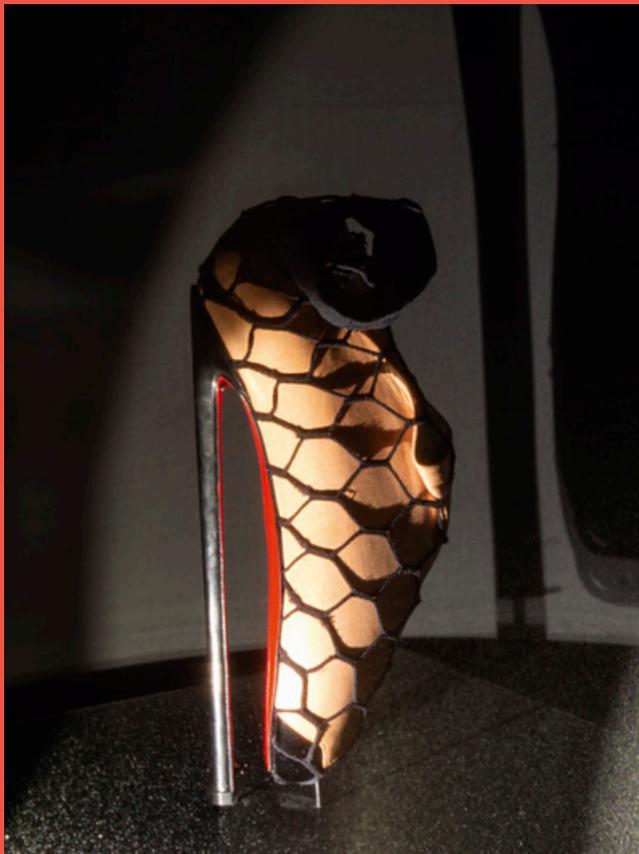
tous les hommes à ses pieds. Cuir, latex, harnais et vinyle sortent des sex-clubs pour envahir les podiums, jusqu'aux défilés de haute couture. À Paris à l'époque des Halles, le jeune prodige Lionel Cros connaît un succès éclair avec ses jeans et blousons plastiques. À Milan, Gianni Versace fait les gros titres avec sa collection *bondage* hiver 1992/1993 baptisée *Miss S&M*. Face à Giorgio Armani qui "*habille les nonnes*", le brillant Calabrais assume d'habiller les putes. Aujourd'hui, plusieurs griffes de lingerie affirment un storytelling scandaleux avec leurs patronymes tout à fait explicites : Agent Provocateur, House of Harlot, Ruban Noir et Atelier Bordelle, pour n'en citer que quatre. Quant à la marque référente lorsqu'on parle de harnais, il s'agit – ô surprise – de la créatrice Zana Bayne et non pas d'un énième "machiste" déviant.

Que serait le lien entre mode et fétichisme sans l'apport des accessoires et plus spécifiquement des chausseurs ? Avec sa semelle rouge vernie comme une bouche maquillée, ses talons vertigineux et son célèbre modèle *Pigalle*, Christian Louboutin a bâti sa carrière sur un fantasme, une courbure, une addiction, où les stars de grande, de moyenne et de petite vertu font bon ménage, où le coup de pied est tout sauf une violence, comme en témoigne "*L'Exhibition(niste)*", l'exposition qui lui est consacrée au Palais de la Porte Dorée à Paris jusqu'au 3 janvier. Entre autres merveilles, on y découvre une collaboration avec David Lynch – autre grand fétichiste devant l'éternel – dans un

↖ David Lynch et Christian Louboutin, *Fetish*, 2007. Vue de l'exposition Christian Louboutin "*L'Exhibition(niste)*", Palais de la Porte Dorée

↑ Lanvin automne-hiver 2020/2021

↗ Tom Ford automne-hiver 2020/2021





dialogue en clair-obscur. Le monde du bijou, d'habitude associé à une certaine bienséance, a lui aussi son héroïne fabuleusement subversive. Betony Vernon, créatrice américaine dont les pièces ont été honorées dans l'exposition "Medusa" au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris en 2017. En explorant le corps et la sexualité au féminin, elle sort la création de son cadre classique : minerves et fouets d'argent côtoient des écarteurs de doigts aux courbes inquiétantes. Un art quasi gynécologique.

Pour l'hiver 2020, bon nombre de créateurs ont donc succombé à la glissade sur vinyle et aux colliers de chien semi-couture. Chez Saint Laurent, où Anthony Vaccarello non sans un certain à-propos célèbre le retour de la dominatrice newtonienne, le flacon de talc est offert avec la tenue. Même credo même créneau chez Balmain par Olivier Rousteing qui imagine la parfaite tenue de sudation pour célébrités

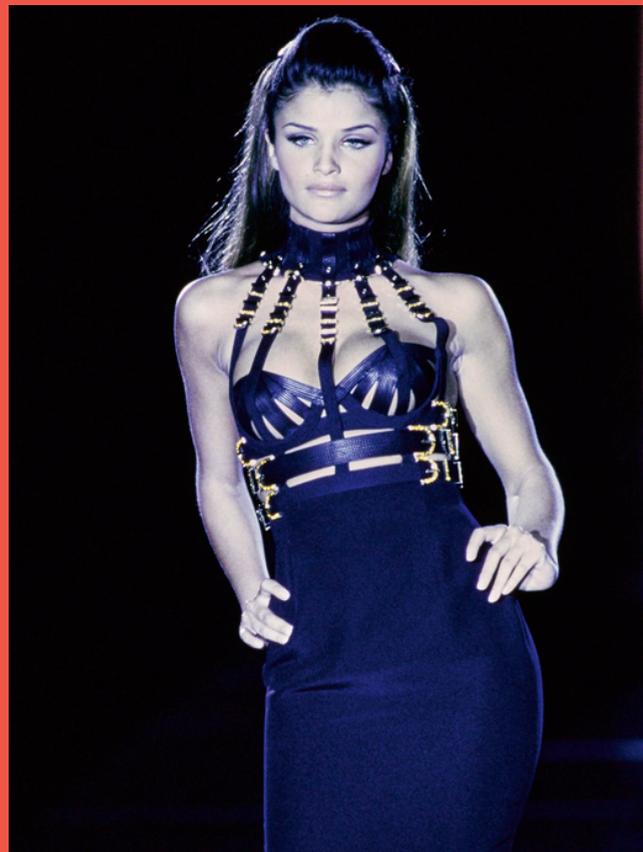
↖ Ninamounah
automne-hiver
2020/2021

↑ Balmain,
automne-hiver
2020/2021

↗ Gucci,
automne-hiver
2020/2021

→ Gianni Versace,
collection Miss
S&M, automne-
hiver 1992/1993

stéatopyges. Chez Gucci, Alessandro Michele joue les contrastes (et la provocation) en superposant harnais S & M et tenues d'écolières à peine pubères. Chez Lanvin, l'ombre de Madame Claude et de ses "filles" plane sur la collection imaginée par Bruno Sialelli. Retardé par la pandémie de Covid-19, un biopic sur la célèbre proxénète de la France pompidolienne avec Karole Rocher dans le rôle titre serait d'ailleurs prêt à inonder les écrans. On en salive d'avance ●



*Chez Betony Vernon,
minerves et fouets d'argent
côtoient des écarteurs de
doigts aux courbes
inquiétantes. Un art quasi
gynécologique*